

VENTE

34, Rue Tupin

LYON



# L'Avant-Garde

BOITE

92, Rue Mercière

LYON

## JOURNAL DES FRANCS-TIREURS

ABONNEMENTS : Un an, 10 fr. ; trois mois, 3 fr. 50 c. — Au Bureau des journaux, 34, rue Tupin, Lyon.

SAMEDI PROCHAIN

### MOUTON DUVERNET

Roman historique, lyonnais et inédit

Le premier feuilleton, nous l'espérons, nous dispensera de toute réclame.

Nous inaugurerons également dans notre numéro suivant, un nouveau genre d'articles :

### ROCAMBOLE POUR RIRE

Parodie hebdomadaire et illustrée de l'œuvre immortelle du non moins immortel Ponson du Terrail.

### MENUS PROPOS

D'UN

FRANC-TIREUR

La vogue des bouillons système Duval s'accroît de plus en plus dans notre bonne ville. Quelle profonde connaissance de l'esprit de ses concitoyens avait l'inventeur de cette balançaïre ! je l'admire, je le savoure ! (lui ; pas son bouillon !)

On entre dans cet instar de Paris. Le silence solennel des bureaux administratifs où l'on bâche sous l'œil du chef vous saisit et vous impose. Un monsieur de tenue grave et correcte vous tend un bulletin portant une nomenclature de mets et de boissons avec prix en regard, plus quelques timbres multicolores et d'aspect cabalistique... Le Français n'a jamais su résister aux charmes du papier timbré. Aussi vous emparez-vous avec un empressement respectueux de la pancarte susdite.

Vous entrez dans la salle où vont et viennent, silencieuses, actives et discrètes, des femmes uniformément vêtues. Si le sens parfait et l'attrait puissant de cet uniforme ne vous empoignent pas, c'est que vous n'êtes pas Français !

Mais vous vous asseyez ravi, sur votre petit tabouret, devant votre petite table numérotée. — Hein ! le numéro d'ordre, la matricule ! Comme c'est compris, comme c'est Français !!!

Là on vous sert n'importe quoi que vous mangez avec le recueillement inspiré par la majesté du lieu et du cérémonial. A chaque changement d'assiette

la femme en uniforme contrôle votre pancarte et y trace, de la pointe d'un crayon bleu, des barres et des traits mystérieux.

Le contrôle, quelle chose éminemment nationale ! Ailleurs, vous mangez, vous buvez ; belle besogne ! un animal en fait autant. Ici, en buvant et mangeant, vous êtes contrôlé, et par une personne en uniforme, encore ! Quel couple d'honneur et de délice !

Votre repas est fini. A-t-il été bon, passable ou mauvais ? Il n'importe ; vous avez été contrôlé, cela doit vous suffire ; d'ailleurs, si votre estomac réclame un supplément d'actes solennels qui suivent va lui imposer silence, autrement il n'aurait ni vergogne ni patriotisme !

Vous vous présentez au comptoir pour régler. Une dame tout-à-fait bien vous accueille et prend de vos mains la pancarte zébrée des barres de tout-à-l'heure. Elle vous dit le chiffre de la somme due et vous payez. Mais votre bonheur serait incomplet si cette fonctionnaire n'apposait un timbre nouveau et superbe sur votre firman. Sans ce timbre, le préposé qui veille à la porte ne vous laisserait pas sortir.

Vous vous approchez de lui, vous lui tendez respectueusement la pancarte. Il la prend, l'examine, la classe dans un compartiment de son bureau et fait un signe de tête à un huissier, qui vous ouvre la porte donnant sur la rue et vous congédie majestueusement.

Eh bien ! qu'en dites-vous ? Est-ce assez joliment conçu, organisé et truqué ? N'est-on pas fier d'appartenir à un pays où peuvent surgir des inventions aussi nobles et aussi ingénieuses ? où, pour flatter cet instinct inné du Français qui le porte invinciblement à mettre sous les auspices d'une estampille, d'un contrôle, d'un timbre officiel, tous les actes de sa vie, on ne lui sert que du beefsteak timbré, du veau contrôlé et du mouton estampillé ?

Au fond, beefsteaks, veau et mouton n'en sont pas meilleurs pour ça ; il me semble même (je suis un sceptique, je vous en préviens,) qu'on mange dans ces endroits-là un peu plus chèrement, (proportion gardée), que dans d'autres maisons culinaires de cet ordre, et pas plus ni mieux du tout.

Mais c'est si bien administré, administré ! or, l'administration c'est beau, c'est rassurant, mais, dame, ça coûte !

Quoi qu'il en soit, Duval, l'inventeur

du bouillon-système est un grand homme : il a merveilleusement compris son époque et, comble de génie, il a su l'exploiter. Aussi le succès, le profit et la gloire sont-ils sa récompense. Estampillez, timbrez, contrôlez, administrez, et vous pourrez faire avaler à vos concitoyens tous les bouillons que vous voudrez, et ils ne chicaneront pas pour le prix. Vérités sublimes que le système Duval vulgarise parmi les masses !

Je propose une souscription pour élever à l'auteur du bouillon-système-Duval une statue, et je m'y inscris... à l'œil.

Et je vote pour qu'on la dresse au milieu du square de la place de l'Impératrice.

Le monument qui doit immortaliser un système de bouillon ne saurait être mieux que dans cet emplacement prédestiné.

GUILLOT.

### THÉÂTRE LYONNAIS DE GUIGNOL

Sous ce titre l'éditeur N. Scheuring publia, en 1863, en un volume (édition de luxe), les principales pièces composant l'ancien répertoire de Laurent Mourguet.

La même année notre collaborateur, le poète Barrillot, fondait à Lyon le Journal de Guignol, feuille originale s'il en fut et dont le succès, sans précédent dans la province, contribua beaucoup à raviver le goût de nos compatriotes pour l'ancien dialecte local, dont les traditions vivent toujours dans le souvenir de la génération actuelle.

L'auteur anonyme qui réunit et sauva de l'oubli les pièces guignolesques les plus populaires du répertoire de Mourguet, a dû en expurger un grand nombre de traits trop vifs, d'expressions trop colorées et de gravelures trop croustillantes.

Son livre s'adressant tout spécialement à la clientèle raffinée des salons, ne pouvait conserver certaines licences et certaines images. Il dut également, pour ne pas choquer les oreilles extradelicacies d'un public spécial, modifier ou élaguer bon nombre de pièces trop abondamment saupoudrées de ce sel gaulois dont Laurent Mourguet était si prodigue.

Ces élagements ont dénaturé le caractère particulier de certaines pièces et ont laissé sur le carreau nombre d'œuvres d'un mérite réel.

Mais l'Avant-Garde exerçant son action instructive et amusante dans un milieu de lecteurs moins collet-monté, quoique tout aussi honorable et n'ayant pas le moins du monde des prétentions à un pudibondisme exagéré, s'est proposée de compléter l'œuvre éditée par N. Scheuring, en publiant les pièces du répertoire ancien de Guignol, mais en ayant soin de leur conserver tout le piquant qui en est l'attrait principal et en respectant, autant que possible, les libertés du texte. Nous n'éliminerons que les hardiesses

immorales ou les crudités dont les mœurs pourraient être outragées, si toutefois il s'en trouvait.

A côté du vieux répertoire de Laurent Mourguet, il en existe un autre plus moderne. Divers auteurs de notre localité ont consacré leurs loisirs à augmenter l'œuvre du maître. Parmi eux nous pouvons citer MM. Vuillerme, Louis et Laurent Jossierand, Voizot et Roussel, dont les ouvrages, d'une actualité saisissante, méritent assurément les honneurs de l'impression. Certaines petites pochades, amusantes autant qu'aucunes, ne peuvent être abandonnées à la seule tradition. Des parodies d'opéras ou de grandes pages dramatiques de notre époque doivent passer à la postérité comme leurs devancières. C'est l'Avant-Garde qui leur donnera la consécration de la publicité.

Si jadis les parodies ou imitations des pièces jouées sur les théâtres de genre n'ont été que peu goûtées du public habituel des castelets, c'est qu'elles manquaient de ce cachet propre aux théâtres de marionnettes ou qu'elles émanaient de plumes impuissantes ou inexpérimentées.

Aujourd'hui il en est autrement, les parodies nouvelles de nos grands opéras : La Favorite, Roland, Guillaume-Tell, Othello, etc., sont vraiment des œuvres d'un mérite particulier où l'esprit abonde et l'humour déborde. Elles composent en réalité un spectacle amusant au suprême degré.

Nous espérons être agréables à nos lecteurs en leur donnant la primeur imprimée de ces pièces nées dans nos murs et de cette littérature qui a ses charmes et ses difficultés tout autant que celle de messieurs les immortels de l'Académie française.

Le Secrétaire de la Rédaction.

Nous publions aujourd'hui en feuilleton le Déménagement de Guignol, pièce en un acte.

### DEUX TOMBES NOUVELLES.

Un ancien pair de France est mort dans la matinée du dimanche 28 février.

Un littérateur est mort dans la soirée du même jour.

Le premier avait depuis 1853 un traitement annuel de 250,000 francs.

Le second touchait depuis deux ans à peine une pension juste dix fois moindre.

Ces deux hommes ont une valeur bien différente ; l'un, habile politique, serviteur du pouvoir actuel après l'avoir été du précédent, riche, considéré, couvert d'honneurs, M. Troplong, président du sénat ; l'autre, un grand citoyen, un grand poète, indépendant comme tout homme de génie, et comme tel, pauvre et presque abandonné, j'ai nommé Lamartine. Ce nom, s'éternisera : quant à l'autre, il a vécu.

Toutes les générations apportent avec elles (est-ce un bien ! est-ce un mal !) leur contingent d'hommes politiques, de généraux, de ministres, et,

sauf quelques rares exceptions, tous ces puissants disparaissent sans laisser aucun regret, aucun vide ; leur place à peine vacante est remplie.

A chacun selon ses œuvres, et tel homme d'Etat qui pense laisser après lui un nom impérissable est bientôt enseveli dans l'oubli pendant que nous vénérions tous la mémoire d'un pharmacien : Parmentier, et d'un canut : Jacquard.

C'est qu'il ne suffit pas d'avoir présidé une grande assemblée, d'avoir été l'ami d'un chef d'Etat, d'avoir accumulé tous les honneurs sur sa tête pour mériter une place, tant petite soit elle, dans la galerie des bienfaiteurs de l'humanité ; il faut avoir été utile une fois au moins, une seule fois ; et Lamartine, n'eût-il jamais été poète, serait immortel, car il sut contenir la fureur du peuple en un jour de danger, étouffer l'anarchie avec sa parole énergique et convaincue, et sauver le pays des horreurs de la guerre civile ; plus tard enfin, il sut disputer la liberté de la nation française aux oiseaux de proie qui s'en arrachaient les lambeaux.

Voilà ce que fit le citoyen Alphonse Prat de Lamartine, né à Saint-Point le 21 octobre 1792.

On lui a reproché des évolutions fréquentes ; mérite-t-il ce blâme ? Il cherchait le bien partout, et si, quelquefois, il croyait avoir fait fausse route, il revenait sur ses pas, mais toujours le regard fixé sur cet astre voilé qu'on appelle : La liberté.

Oui, je le répète, il fut un grand citoyen.

Il serait banal d'ajouter : il fut un grand poète.

Lamartine était doté par la nature des plus merveilleuses facultés dont ait jamais été doué un poète et un orateur. Dans ses moindres ouvrages, il circule un souffle poétique, une chaleur qui se communique aux âmes les plus indifférentes et les plus froides : qui ne sait par cœur le Lac, cette mélancolique et inimitable rêverie ? Et Bonaparte ? Et le Crucifix ? Et tant d'autres pièces écrites avec l'âme et les pleurs de sa lyre ; sa prose comme ses vers, toujours colorée, harmonieuse et riche d'images exerce sur l'esprit du lecteur une action réellement magnétique. Les méditations, et les Harmonies poétiques, Jocelyn, les Girondins, etc., l'ont placé si haut dans l'estime des lettrés et des hommes de goût

Feuilleton de l'Avant-Garde

### THÉÂTRE GUIGNOL LE DÉMÉNAGEMENT

Pièce comique en un acte.

Personnages :

GUIGNOL.  
GNAFRON.  
VAUTOUR, propriétaire.  
CADET.

Le théâtre représente une place publique.

SCÈNE 1<sup>re</sup>.

VAUTOUR (seul).

Voilà bien ma maison ; elle est à moi ; j'en paie les impositions, et j'ai un locataire qui ne paie pas son loyer ; cet état de choses ne peut durer plus longtemps, et si monsieur Guignol ne me paie pas aujourd'hui les cinq termes qu'il me

doit, je fais vendre ses meubles sur la place publique. Je vais lui faire sentir que, quand je me montre, l'on voit du vilain (il va pour frapper et s'arrête) ; tâchons de déguiser ma voix (il frappe) : monsieur Guignol ?

GUIGNOL (en dedans).

Qui que chapote ?

VAUTOUR.

C'est moi : une affaire qui vous intéresse.

GUIGNOL (de même. A part.)

Une affaire... définons-nous. (Criant) J' sis sorti pour rendre m' n'ouvrage. Rev'nez dans l'mois.

VAUTOUR (à part).

Usons de ruse. (Haut) Je suis le facteur ; c'est une lettre chargée.

GUIGNOL (de même).

Une lettre... (à part) si c'était de picailions ; (Haut) On y va... je viens d' rentrer à l'instant. Je decends.

VAUTOUR.

Il descend, cachons-nous. (Il se cache.)

SCÈNE 2<sup>e</sup>.

VAUTOUR, GUIGNOL.

GUIGNOL.

Tins, personne ! C'est z'une farce (il voit Vautoour) ; oh ! v'la la farce ! elle n'est pas canante !...

VAUTOUR.

Bonjour, mon cher monsieur Guignol. Vous savez sans doute le motif qui m'amène ?

GUIGNOL.

C'te bêtise ! le motif, c'est vos guibolles ! à moins que vous ne vous sayez aboulé en fiacre ?...

VAUTOUR.

Non, monsieur Guignol ; je viens pour savoir si vous êtes décidé à me payer les cinq termes que vous me devez.

GUIGNOL (à part).

Je t' vois venir, pau' vieux. (Haut) Savez-vous, p'pa Bautoour, que vous vous portez rudement bien ?

VAUTOUR.

La santé est bonne, mais les rentrées ne se font pas !... Cinq termes à 50 francs font 250 francs.

GUIGNOL.

Et vot' même, com'ent qui va ?

VAUTOUR.

Très-bien, monsieur Guignol. Nous disons que cela fait 250 francs...

GUIGNOL (à part).

Je t' vois toujou venir. (Haut) Et vot' demoiselle, ah ! la chenuise fumelle !... sa santé est bonne ?...

VAUTOUR.

Oh ! elle va très-bien ; mais...

GUIGNOL.

Et vot' chienne, que s'était cassé la patte, est-elle rhabillée ?

VAUTOUR.

Elle est morte. Mes 250 francs ?...

GUIGNOL (sans entendre).

Tant mieux ! Ah ! en bajaffant d' vot' chienne... et vot' femme com'ent qu'elle s' porte ?

VAUTOUR.

Eh ! ma chienne, ma femme, toute ma famille se portent très-bien ! Je viens pour les 250 francs...

GUIGNOL.

Les 250 francs...

VAUTOUR.

Et oui...

GUIGNOL.

Fallait l' dire tout d' suite.

VAUTOUR.

Je vous le dis...

GUIGNOL.

Y fallait pas vous déranger pour ça ; vous m' les aboulerez quand vous pourrez.

VAUTOUR.

Quand je pourrai... mais ce n'est pas moi qui vous dois ; c'est vous qui me devez.

GUIGNOL.

Moi, j' vous dois ! et quoi donc ?

VAUTOUR.

Ma location.

qu'il n'est aucun des écrivains modernes qui soit en possession d'une renommée aussi solide et aussi brillante comme poète ou comme prosateur.

Lamartine, depuis quelques années, n'écrivait presque plus ; il continuait à publier son Cours de Littérature, mais comme sa santé ne lui permettait pas un travail suivi, il rééditait ses romans, ou accompagnait de trente ou quarante lignes de notes une œuvre contemporaine. L'homme luttait encore, mais l'écrivain, le poète avait cessé de vivre.

La France est dans le deuil ; cette mort a frappé tous les cœurs : car tous, nous avions rêvé, aimé, pleuré avec lui ; nous le chérissions comme on chérit un frère, un vieil ami. Ses vers sont dans toutes nos bouches, et il n'est plus ! celui qui a dit :

N'inscrivez pas de nom sur ma demeure sombre... Du poids d'un monument, ne chargez pas mon ombre... D'un peu de sable, hélas ! je ne suis point jaloux... Laissez-moi seulement à peine assez d'espace Pour que le malheureux qui sur ma tombe passe Puisse y poser ses deux genoux.

Bientôt... mais de la mort la main lourde et muette Vient de toucher la corde ; elle se brise et jette Un son plaintif et sourd dans la vague des airs. Mon luth glacé se tait... Amis prenez le vôtre ; Et que mon âme encore passe d'un monde à l'autre Au bruit de vos divins concerts.

Lamartine n'est plus ! Sera-t-il remplacé?... M. Troplong l'est déjà.

Et maintenant, sculpteurs, à l'œuvre ! voilà un immortel digne d'inspirer votre ciseau et d'illustrer nos places publiques.

ERNEST CAPITAN.

LE TOURNOI CHANTANT DE L'AVANT-GARDE

La lice chansonniers est de nouveau ouverte dans les colonnes de l'Avant-Garde, mais la lutte présentera plus de difficultés que précédemment : le choix des armes n'est plus laissé à chaque lutteur ; elles seront égales pour tous, et la seule habileté à s'en servir assurera la victoire et le triomphe.

Le sujet à traiter sera désormais désigné, et les concurrents seront tenus de s'y conformer, tout en restant libres de choisir le rythme qui se prêtera le mieux à rendre leur pensée.

Comme condition expresse, la forme banale, ennuyeuse ou triste est bannie de ce concours. Et, clause essentielle, la gaité, la verve gaillarde saupoudrées de sel attique, devront être, comme forme, exclusivement employées.

La cascade, l'épicurisme, le décolleté, l'insenséisme même, pourront se donner carrière ; mais les gravelures trop odes, les tableaux immoraux, les images obscènes et surtout les allusions politiques devront être rigoureusement exclus. En un mot, liberté et non licence : extravagance, déraisonnement s'il en veut, mais respect aux mœurs et à la morale.

Le prix offert consistera en une insertion de la chanson primée dans l'Avant-Garde et le service gratuit du journal fait à son auteur ; ce prix sera accordé à celui dont l'œuvre pétillera le plus d'esprit et fera pousser le plus grand éclat de rire.

Ce concours est permanent ; il se renouvellera tous les mois, et chaque publication mensuelle sera toujours suivie de l'indication du nouveau sujet assigné pour le tournoi suivant.

Pour ce deuxième concours, nous proposons, comme sujet à traiter :

LES RAMOLLIS

Allons, messieurs les chansonniers, voici un sujet propre à éveiller vos critiques philosophiques et à faire vibrer les cordes hilarantes de vos lyres.

A l'œuvre donc, et soyez informés que la rédaction officielle de l'Avant-Garde EST MISE HORS DE CONCOURS ; elles s'interdit, sur l'honneur, de descendre dans l'arène.

Tous les auteurs qui désireront prendre part à ce tournoi devront nous faire parvenir leurs chansons avant le dimanche 21 mars, et la publication de celle à laquelle aura été accordé le prix aura lieu dans le numéro de l'Avant-Garde du

DIMANCHE 28 MARS PROCHAIN.

Le secrétaire de la rédaction, CÉLESTIN GAUTHIER.

N.-B. — La direction du journal croit ne pas trop s'engager en promettant de faire un triage scrupuleux de toutes les meilleures œuvres, non primées, et elle se propose de les réunir à la fin de l'année en un recueil spécial, imprimé à ses frais, afin de leur donner une publicité méritée.

Ce recueil aura pour titre : LE CHANSONNIER DE L'AVANT-GARDE.

C. G.

ONZIÈME SORTIE EN TIRAILLEUR

Un monsieur s'endort l'autre jour ayant un ours à ses côtés ; il y a comme cela des gens qui ont toutes les audaces. Pendant qu'il repose tranquillement, un agréable farceur détache l'ours et le lâche par la ville. Vous jugez de l'effroi causé par ce quadrupède à toutes les ménagères qui étaient allées faire leur marché. L'ours fut arrêté par son propriétaire et solidement garotté ; soit, mais je crains que son acte d'indépendance soit suivi par tous ses confrères qui dorment dans les secrétariats de nos théâtres. Voyez-vous l'Odéon en tête et Déjazet en queue, lâchant leurs ours sur la France. Ah ! plutôt la guerre, plutôt la famine, plutôt la peste, plutôt ces trois calamités ensemble !

Dans une administration publique, l'habitude est, que dis-je, était de donner tous les deux ans de l'avancement aux employés. Mais depuis quelque temps cela marche d'un mal, oh ! mais d'un mal.

Un pauvre diable, qui a trois ans et plus de grade, va chez le chef du personnel et lui expose timidement sa requête. Il fut bien reçu, on le fit même asseoir, chose rare, mais le solliciteur gâta tout en terminant sa supplique par cette phrase malencontreuse :

— Vous voyez, monsieur le chef du personnel, que j'ai quelques droits à l'avancement.

L'autocrate se leva :

— Sachez, monsieur, que chez nous on n'a jamais de droit ; c'est à peine si quelquefois on a des prétentions !

On vient de trouver un homme fos-

sile d'une structure ébouriffante. Les savants se sont acharnés sur ce squelette antédiluvien et en sont arrivés à cette conclusion inattendue : Cet homme devait peser quatre cents kilogrammes.

Aussitôt, quelques journalistes grincheux se sont emparés du fait et ont crié avec des imprécations dans la voix : Voyez comme nous sommes dégénérés ; autrefois les hommes pesaient huit cents livres, c'est à peine aujourd'hui s'ils atteignent cent cinquante !

Journalistes, mes frères ou mes confrères, permettez-moi une légère observation. Telle qu'elle est constituée aujourd'hui, la société serait impossible avec des hommes de ce poids et de cette taille. Supposez Paris, puisque nous y sommes, supposez que tous ses habitants pèsent huit cents livres, où les logeriez-vous ? Avec quoi les nourririez-vous ; de quoi les habilleriez-vous ? C'est à peine si maintenant un homme, travaillant dix heures par jour, peut satisfaire à ses besoins. Si cet homme avait sept ou huit fois plus de besoins, que ferait-il ? Mais admettons que cet homme travaille sept ou huit fois plus vite, arriverez-vous à faire produire à la terre sept ou huit fois plus en blé et en vin ? Or, pour loger ces colosses, vous seriez obligés d'avoir des maisons gigantesques, les villes seraient trois ou quatre fois plus grandes qu'elles sont aujourd'hui et naturellement la terre labourable diminuerait d'autant. Moins de terre à cultiver, par conséquent moins de produits et des appétits beaucoup plus grands ; les hommes seraient obligés de se manger les uns les autres.

Bref et pour conclure : avec des particuliers de huit cents livres, on serait obligé d'introduire l'entropophagie dans le code.

Mon confrère Capitan m'a emprunté l'autre jour Hyacinthe et Brasseur, ça n'est pas gentil. Nous avons en province assez d'acteurs spirituels pour qu'on me laisse ces deux là.

Hier ces deux farceurs prenaient quelque chose de bon au café de la Tulipe éternuée.

— Mon cher, dit Hyacinthe, on donne ce soir un concert au profit des rosières de Tombouctou ; il faut que tu y viennes, ça ne coûte que cent sous.

— Soit, j'irai, mais à quelle heure ton concert ?

— A six heures du soir.

— Bigre, mais je n'aurai pas le temps de dîner, c'est un concert tôt, ça !

Vous savez qu'à l'issue du bal annuel des artistes dramatiques on tire une tombola. Cette année, le gros lot, un collier d'une valeur de 3,000 fr., a été gagné par un capitaine de la garde. J'espère bien que si l'on met en loterie un sabre de cavalerie, il sera gagné par une danseuse.

Une fois, mais une fois seulement, je pris des billets à une loterie. C'était un pauvre diable de paysan qui, à bout

de ressources faisait tirer son âne. La loterie traîna en longueur et je n'y pensais déjà plus, lorsqu'un beau matin on vint m'avertir que j'avais gagné l'animal. Je courus bien vite pour en prendre possession, mais il était mort depuis quinze jours.

Il y a des ânes qui n'ont pas de patience.

Ils étaient quarante, dit-on, Ayant de l'esprit comme quatre. Académie baisse le ton, Lamartine était l'un des quatre.

Delorme est à la fois régisseur d'un grand théâtre parisien et fin causeur. L'autre jour nous prenions beaucoup de bocks au Casino d'Italie.

— Voyons, lui dis-je, encore une tournée, il lui soit en diable ce soir.

— Oh ! non, répond Delorme, j'en ai assez ; je crains qu'un bock encore ne m'use !

Je l'ai tué !

JACQUES HURET.

Les innombrables lecteurs qui, tous les jours, lisent dans la Petite Presse l'Odyssée dernière du Grand Rocambole, voudront savoir à la fin de chaque semaine comment le dessinateur de l'Avant-garde aura chargé les types devenus célèbres de l'illustre romancier.

Donc : SAMEDI PROCHAIN la première partie du prologue de notre :

ROCAMBOLADE

Parodie sincère mêlée d'ombres chinoises.

I.

UN LIMOUSIN COMME ON N'EN FAIT PLUS

LA CHARITÉ CHRÉTIENNE D'UN PRÊTRE

C'est à Lyon, dans cette cité sainte par excellence, dans cet immense bourg du catholicisme romain, où le capucinage et le libertinage font commerce de piété ; c'est là, parmi nous, que, non loin du palais cardinal, s'est passé ce matin ce que je vous raconte ce soir.

Oyez : Marguerite, jeune fille de vingt ans, est une intéressante orpheline arrivée depuis un mois dans notre métropole pour y vivre honorablement de son état de lingère. Une tante, sœur de sa mère, devait la recevoir et lui procurer du travail ; mais elle ne lui procura, hélas ! que le triste soin de l'aider à mourir... — et cette mort fut celle du pauvre à qui il ne reste que son grabat. — Marguerite, en face de ce malheur, se demanda avec effroi ce qu'elle va devenir dans cette grande ville, dont elle ne connaît pas plus les rues que les habitants... Où va-t-elle aller ? — qui va la recevoir ? — Il lui reste neuf francs en poche... et c'est avec ce capital qu'il faut qu'elle se procure d'abord d'un gîte, puis de sa nourriture. Elle se met à marcher durant trois longues heures, tantôt dans une direction, tantôt dans une autre, en inclinant la tête sous le poids de sa douleur. Enfin, épuisée de fatigue, elle s'arrête devant une auberge où elle entre en tremblant ; elle se fait servir un potage, qu'elle n'achève pas, puis

demande humblement un lit. — (Quelle journée et quelle nuit pour la pauvre fille !)

Un mois se passe, pendant lequel sa frêle santé réclame des soins que nul ne lui donne. Elle écrit une foule de lettres, qui restent sans réponse. On lui conseille d'aller implorer le puissant secours de Notre-Dame de Fourvières, la consolation des affligés ; elle s'y rend avec foi, et en revient désespérée... Pour comble d'infortune, la maîtresse de son auberge lui fait entendre agréement qu'elle désire être payée, et cela de suite, vu le peu de bénéfice qu'elle a avec de semblables pratiques... Marguerite devient rouge, balbutie et pleure.

— Il ne s'agit pas de pleurnicher, ma fille, lui dit l'hôte : C'est de l'argent qu'il me faut, et non des larmes...

Le front de Marguerite s'illumine... une idée heureuse, une bonne pensée vient de lui traverser l'esprit...

— Oui, c'est cela, se dit-elle ; comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? Je vais aller chez M. le curé de la paroisse : c'est un homme de Dieu qui, sûrement, aura pitié de ma misère et s'empressera de la soulager.

Sitôt dit, sitôt fait : la voilà qui sonne timidement à la porte du presbytère. Un grognon de cuisinière, à la tête tuberculeuse et insolente, lui ouvre la porte :

— Que demandez-vous ?

— M. le curé, répond Marguerite.

— M. le curé ne reçoit pas chez lui ; ceux qui ont à lui parler le trouvent à la sacristie tous les matins, après sa messe.

— Je ne puis, madame, attendre à demain... il serait trop tard...

— C'est toujours comme ça, reprit le grognon, que le mot madame n'avait pas radouci ; nous sommes dérangés à chaque instant du jour par un tas de monde qu'on ne connaît ni d'Eve ni d'Adam.

— Je vous en supplie, madame, faites que je parle à M. le curé.

— C'est bon, on va voir s'il y est.

Un instant après, Marguerite se trouve dans une antichambre en présence de celui qu'elle demandait. C'est un homme au cœur et aux cheveux plats, dont la face rubiconde reflète jétuitivement toutes les béatitudes de son importance pastorale ; c'est l'homme bien nourri... l'homme large... des épaules et puissant du ventre... l'homme qui, prêchant l'abstinence sans la pratiquer, ne peut, — sans dérision, — prendre pour texte de ses prêchailleries ces paroles de l'apôtre : castigo corpus meum et redigo in servitutem etc.

En somme, pour tout dire, c'est un riche et gras chanoine luxueusement établi par l'église. — C'est le curé... écoutons :

— Que voulez-vous, ma fille ? lui demande le curé, d'un air demi-paternel et comme pressé d'en finir tout de suite.

— Monsieur, répond Marguerite, je suis malheureuse et... pensant que ma démarche près de vous ne serait pas vaine, je...

— Allons vite, on m'attend... arrivez au fait.

— Je... Elle n'y tient plus... elle va tomber... une sueur froide lui perle le visage... ses tempes battent à se rompre... elle a comme des éblouissements...

Le curé en paraît ému, ou plutôt embarrassé :

— Allons, ma fille, remettez-vous.

Il lui permet de s'asseoir.

— Vous en quoi puis-je vous être utile ?

— Marguerite revenant à l'espérance :

Monsieur, je viens de perdre ma tante ; je suis seule comme une pauvre abandonnée, n'ayant ni sou ni maille ; je dois un mois de pension, que je ne puis payer, ne travaillant pas... etc.

— Pourquoi ne travaillez-vous pas ?

— Je n'ai pas d'ouvrage.

— On en cherche, ma fille.

— C'est ce que j'ai fait, monsieur, mais on n'en donne qu'aux personnes connues et non à celles qui, comme moi, sont dans un misérable garni.

— Que voulez-vous que j'y fasse, mon enfant ? c'était à vous à ne pas vous exposer ainsi en venant à Lyon. Je ne vous connais pas ; et s'il fallait écouter tous les nécessiteux qui se prése-

GUIGNOL. Que location ? VAUTOUR. Voilà cinq termes que vous habitez un appartement dans ma maison. GUIGNOL. Cinq termes ! comme l' temps passe... et combien que j' vous dois ? VAUTOUR. Cinq termes à 50 francs font 250 francs. GUIGNOL. 250 francs ! mais j' n' vous ai donc jamais rien donné ?... VAUTOUR. Jamais rien. GUIGNOL. Et bin, alors, vaut pas la peine que j' commence... VAUTOUR. C'est comme ça ! je vais vous montrer que j'ai du caractère ; je vais commencer par faire vendre vos meubles en gros sur la place publique.

GUIGNOL. Vendre mes meubles en gros ! y a longtemps que sont vendus en détail. VAUTOUR. Ta ! ta ! ta ! ta ! fadaise que tout cela ; je sais que vous avez un très-joli mobilier ; je connais votre lit à bateau. GUIGNOL. M' lit à bateau ? j'ai voulu aller à la foire de Beaucaire avec ; en remontant, y s'est engravé à Varnaison, près des Moulins. VAUTOUR. Plus de lit ? GUIGNOL. Plus de pucier. VAUTOUR. Et votre commode ! GUIGNOL. Ma com'ode... j' l'avais porté ranger rue Bonneveau, chez un ebaniste ; la maison et l'ebaniste... tout a demenagé... VAUTOUR. Diable ! la maison aussi !

GUIGNOL. T'nez, c'est com' not' pau' vieill' Bouchaning, y a la Belle-Cordière que l'a mouchée... VAUTOUR. Elle a changé de nom. GUIGNOL. Et c'te pau' place Grenouille, y a c'te gormande de Quat'-Chapeaux que l'a avalée ! VAUTOUR. Tout ça ne me regarde pas ; et votre table à bascule ? GUIGNOL. Ma table à bascule ? y a le père Gnafron, l'année dernière, pour la Noël, que lui a mis une sempotte dessus... ça l'a éclappée... VAUTOUR. Plus de table !... je me rattraperai sur votre beau miroir antique. GUIGNOL. Pas de veine ! y a fait si chaud c'te année, que je l'ai vendu pour boire à la glace.

VAUTOUR. Mais il ne vous reste donc rien ? GUIGNOL. Moins que rien... VAUTOUR. Eh bien ! ne fut-ce que la paille de votre lit, elle sera vendue. GUIGNOL. Eh bin ! celui que l'archeterra pourra se gratter ; y a p'us de puces que de paille ; tout bugé dedans, m' n'ami, tout bugé ! VAUTOUR. C'est ce que nous verrons, je vais toujours commencer par vous envoyer un bon commandement. GUIGNOL. Pardon, M'sieur, ma m'man ma bin élevé et je les sayons ; y en a un que dit « ton p'pa et ta m'man l'honoreras afin que voye une assistance de longueur. » VAUTOUR. Qui ! mais il y en a un autre qui dit

« A ! ton propriétaire tu donneras de l'argent, Ou ton mobilier sera vendu immédiatement. » GUIGNOL. En v'la un qui n'est pas sur le qué-tachisme ; y a r'ponse sauf vot' respect. VAUTOUR. Voyons... GUIGNOL. « Guignol te boiras 355 jours de l'an... et a ton propriétaire te n'donneras pas pus d'argent... qu'on en donne aujourd'hui en passant... sur le pont Morand ! » VAUTOUR. Ah ! c'est comme ça ! vous n'êtes qu'un gueu, un scélérat (Gnafron écoute) ; c'est votre cousin Gnafron qui vous donne ces conseils, cet ivrogne, ce mange-tout, ce moins que rien. (Gnafron entr, chasse Vautour à coups de tête. Vautour se sauve en criant.) (La fin au prochain numéro.)

tent, nous pourrions abandonner le saint ministère...  
 — Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écrie Marguerite que je suis malheureuse !  
 — C'est bien possible, mon enfant, et je vous plains de tout mon cœur ; mais priez celui qui connaissant nos misères, seul les peut soulager efficacement.  
 — Monsieur !  
 — Oui, mon enfant, Dieu vous aidera si vos intentions sont pures... En ce moment, à la vérité, il vous éprouve ; mais je n'en vois pas moins en cela sa providence qui vous garde...  
 — Monsieur ! Monsieur ! que vais-je devenir dans la rue !  
 — Ne craignez rien, ma fille ; nous vous recommanderons aux prières des fidèles ; il vous suffira de vous y unir d'intention...  
 — Mais ce soir, tout à l'heure... où aller ? mon Dieu !  
 — Allons, chère enfant, du courage !  
 — ToINETTE, ouvrez la porte.  
 Et ToINETTE pousse Marguerite vers l'escalier.  
 — Pauvre, pauvre Marguerite ! te voilà donc en effet dans la rue ! — Que va-t-il se passer ?  
 — Elle se dirige vers un pont faisant face au palais de justice... ses jambes chancelent... les coteaux de Fourvières lui semblent se déplacer... elle s'arrête... ses yeux hagards cherchent l'eau... elle va se précipiter dans le fleuve... elle s'élançe !... mais au même instant le bras nerveux d'un homme de cœur la retient...  
 Cet homme est un de nos amis ; il la suivait depuis quelques minutes, avec le pressentiment de l'action qu'il venait d'empêcher.  
 — Halte-là, mademoiselle, lui dit-il ; c'est trop de bouillon pour si peu de viande !... puis nous sommes eu Carême... Donnez-moi le bras ; et en avant marche !  
 — Monsieur, je suis une malheureuse, laissez-moi... je veux en finir !  
 — Ah ! mais non ! C'est une raison de plus pour ne point vous laisser.  
 — Marguerite voyant bien qu'elle n'avait plus à faire à un curé, laisse agir son sauveur à qui elle raconte en notre présence, lecteurs, ce que vous venez de lire ; et ce sauveur justifiera dignement ce nom.  
 Ma tâche est remplie, frères, par l'exposé du fait ; à vous le soin de la conclusion.

HENRI.

Les personnes qui désirent correspondre avec *L'Avant-Garde*, sont priées d'adresser leur envoi à l'imprimerie, 92, rue Mercière, (boîte dans la cour).

## QUARTIER GÉNÉRAL

### Bulletin de la Semaine

Je lis dans tous les journaux de Lyon et des pays voisins :  
 « Le général Brayer, commandant le département de l'Aisne, fils du lieutenant-général, pair de France du même nom, fait connaître que sa famille n'a aucun lien de parenté avec celle des victimes de la catastrophe de Grenoble. »  
 Sois bienvenue, catastrophe de Grenoble ! Si madame Brayer (de Grenoble toujours) n'avait pas tué son mari et ses enfants, les neuf dixièmes des Français ignorerait encore qu'il existe un général Brayer, commandant le département de l'Aisne, fils du lieutenant-général, pair de France du même nom, etc...  
 Les grands crimes servent toujours à quelque chose.  
 Vous souvient-il du triple assassinat de Saint-Cyr ? A cette époque, les feuilles locales regorgeaient de réclamations du même genre ; le moindre épicière du nom d'un des accusés profitait de cette occasion pour affirmer au public qu'il n'avait aucun lien de parenté avec ces criminels, et qu'il continuait honnêtement son commerce... (ici la rue et le numéro.)  
 Et le concurrent jaloux soupirait :  
 « A-t-il de la chance, ce gaillard-là, de porter le nom d'un assassin ! »

M. Linossier, M. Linossier !...  
 Si vous continuez sur ce ton, il n'est pas un commerçant dans notre bonne ville qui tolère plus longtemps à son fils la lecture du *Salut Public*. Pourqu'il éreinter vos compatriotes qui détournent

leur progéniture de la carrière artistique ou littéraire ?  
 Ce n'est pas la première fois que je vous y prends ; il y a quelque chose là-dessous. Voyons, est-ce que papa a gêné votre vocation ? est-ce qu'on fait du petit journalisme en cachette ? Papa gronde, n'est-ce pas ? il ne veut pas que vous écrivassiez, papa ?... Pauvre ami, je vous plains. Allons, calmez-vous, prenez patience, et quand vous serez grand, vous direz à papa : « Je veux écrire, moi, et voilà ! »

Un écrivain, pardon, un journaliste dont la vocation n'a pas été assez contrariée, c'est M. Poney.

L'autre jour, il esquissait, dans le *Courrier de Lyon*, une nouvelle à la main, oh !... sublime, tout simplement. Il s'agit d'un Harpagon qui faisait déjeuner ses deux fils avec un œuf à la coque pour tous les deux, et qui, enfin, sur leurs réclamations réitérées, se décide à leur donner à chacun un œuf. Est-ce trouvé ?...

Les Parisiens sont heureux, et j'admire leurs orateurs populaires ; ces modernes Brut... us émettent des idées de la plus haute fantaisie. Voyez plutôt le citoyen Théophile (peste !) Budaille, qui vient de se faire condamner à trois mois de prison.

« Je veux, moi, dit-il, que chaque citoyen ait son gîte, sa maison : sans quoi il n'y a pas de liberté. Sommes-nous libres quand le terme arrive. »

Je parie que le citoyen Théophile (peste !) Budaille n'est pas propriétaire.

L'excès en tout est un défaut.  
 (Genev. de Brab.)

A Lyon, nous nous contentons des réunions privées. C'est Jules Favre qui les a inaugurées.

C'est si commode la réunion privée : vous lopez une grande salle, l'Alcazar, si vos moyens vous le permettent ; vous envoyez des billets d'entrée à autant de personnes que le local en peut contenir, en ayant soin de ne pas inviter le commissaire de police ; et quand tout votre monde est présent, vous fermez la porte à clef, et vous pouvez dire tout ce que vous pensez sans la moindre gêne, personne n'a rien à y voir : vous êtes chez vous avec quelques amis, voilà tout. On a bien le droit de réunir ses amis pour causer un brin.

D'ailleurs, la réunion publique et la réunion privée diffèrent sur ce point : dans la première il y a un commissaire de police ; dans la seconde il n'y en a pas.

Les personnes qui continuent à choisir la première sont très-bonnes.

Lundi, trois de nos députés, MM. Descours, Perras et Terme ont été reçus par l'Empereur.

Lequel de ces messieurs a pris la parole ?

Dans un restaurant :  
 — Garçon, des cure-dents.  
 — Monsieur, nous n'en donnons pas.  
 — Ah ! Pourquoi ?  
 — Parce qu'on les emporte.

ERNEST CAPITAN.

## CORRESPONDANCE

Nous recevons la lettre suivante que nous insérons avec le plus grand plaisir, étant en complète communauté d'idées avec les sentiments qu'elle exprime.

A M. J.-N. CLERC, gérant de *L'Avant-Garde*.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous informer qu'une nouvelle Société coopérative est en voie de formation.

Cette société a pour titre : *Société lyonnaise pour le développement de l'instruction libre et laïque*. Vous dire le titre c'est vous dire le but que se proposent les fondateurs de la Société.

Votre concours, celui de vos amis, celui de votre bonne petite feuille (*L'Avant-Garde*), tout cela nous serait précieux.

Des noms honorables pour adhérents nous procureraient un plaisir infini.

Pour s'entendre et comprendre l'œuvre que nous entreprenons, une opinion suffit : ne plus vouloir de l'enseignement clérical.

A vous, Monsieur, nos saluts bien respectueux.

Pour la Commission d'initiative :

CHAPITET,  
 43, rue de Coëqui.

MONSIEUR,

J'ai été témoin d'un fait qui me prouve que les sectes religieuses de Paris ne sont pas aussi ridicules que celles de la province.

Le samedi 27 février, j'ai été invité à l'enterrement d'une demoiselle de mes amis qui était Franco-Maçon et qui faisait partie d'une Congrégation religieuse. Grand a été mon étonnement de voir le cordon et la médaille maçonnique à côté du cordon de la congrégation de la Vierge, entrer et sortir de l'église de Saint-Nicolas-des-Champs après avoir reçu les prières et la bénédiction d'un prêtre catholique. Puis, les insignes profanes et le prêtre se sont dirigés vers le cimetière du père Lachaise en commun accord.

Recevez mes salutations.

C.

Nous avons une nouvelle triste à apprendre à nos lecteurs.

M. Adrien Duvand vient d'être frappé dans sa plus chère affection. Sa mère est morte il y a quelques jours...

Les lecteurs de *L'Avant-garde* s'associeront à la peine de notre estimable confrère comme nous le faisons nous-mêmes.

Pour la rédaction de *L'Avant-garde* :

Jules FRANZ.

Monsieur Rainaud à clos, dimanche dernier, devant une salle comble, les conférences que donne depuis près de deux mois la société d'enseignement populaire. Mais un groupe de travailleurs vient de s'organiser, à la Croix-Rousse, pour continuer ces intéressantes réunions.

Cette seconde série de conférences populaires publiques et gratuites sera inaugurée, le dimanche 14 Mars, à une heure précise, dans la salle Valentino, place de la Croix-Rousse, 8, par M. Eugène Flotard qui traitera des banques de crédit populaire.

Les amis de l'enseignement populaire sont priés d'aider la nouvelle société de conférences publiques et gratuites et d'envoyer leur offrande (1) au Cercle progressif des Travailleurs, dans le sein duquel le groupe s'est formé.

(1) Rue Duhamel, 5.

## UN ENTREFILET

SANS MALICE.

Les échos de l'Alcazar en retentissent encore !

Il y a quelques jours, un des directeurs de cet établissement fut blagué par un chroniqueur de grand journal au sujet d'un chapeau.

A propos de chapeau, à propos de botte même, ce chroniqueur blague son monde, mais il le blague désagréablement et sans esprit.

Le directeur de l'Alcazar avait témoigné en police correctionnelle dans une affaire de rixe chorégraphique où, intervenu comme pacificateur, il avait été récompensé de son zèle par un renforcement. A preuve, il exhibait devant la justice son chapeau cabossé, pièce de conviction.

Or, le chroniqueur qui avait blagué ce chapeau renoncé avec son maître, se présente, pour le dernier bal masqué, au contrôle de l'Alcazar et veut passer, fier comme Artaban.

— Votre billet, Monsieur, demande le contrôleur, qui fait semblant de ne pas reconnaître un membre de la grande presse locale.

— Mon billet ? fait superbement le monsieur, mais vous ne me connaissez donc pas ? je suis M. X...

— Cela ne fait rien, Monsieur, répond une autre personne debout près du contrôle : vous ne pouvez entrer sans billet...

— Comment cela, et pourquoi ?

— Parceque, Monsieur, le collet de votre habit est trop crasseux et votre chapeau pas assez bien retapé... Le mot est de vous, cher Monsieur ; je le reproduis exactement, n'est-ce pas ?

Le chroniqueur ne jugea pas à propos de prolonger le colloque, et se retira.

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.

Par égard pour son amour-propre, j'en tais le nom, de ce chroniqueur infortuné.

Puisse-t-il comprendre que le progrès est indispensable dans l'aménité de son esprit quand il fait sa chronique et dans la propreté de sa tenue quand il va au bal !

Au fait, si vous tenez à savoir son nom, relisez ces lignes, il peut s'y lire couramment.

ARGUS.

Ce soir dernier Bal Lamotte.

## BLAGUES LOCALES

M. Desjardin est aux abois, et ne trouve pas le moyen d'ajouter à sa fontaine de la place Louis XVI, le génie qui lui manque pour représenter le 6<sup>me</sup> arrondissement de Lyon, tout dernièrement créé.

Cette anomalie des plus regrettables prouve une fois de plus qu'on ne peut complètement tout prévoir, et qu'à M. Desjardin, mieux qu'à tout autre, on peut appliquer le dicton populaire :  
*Nul n'est prophète dans son pays.*

N'est-ce pas un véritable bonheur, un véritable bienfait du ciel que de jouir d'un hiver si doux et si élément ?

Cette température on ne peut plus favorable à beaucoup de choses, est également on ne peut plus salubre à la conservation de notre belle fontaine de la place Impériale que les gelées mercenaires des hivers derniers avaient tant soit peu avariée.

Il est vrai que grâce au ciment on est en mesure de parer aux dégradations nouvelles qui pourraient se produire (c'est du moins ce qui nous a été affirmé par les ouvriers qui ont fait les dernières réparations) ! Mais en sera-t-il toujours ainsi, et si ces ouvriers *ci mentent* doit-on les croire sur parole, puisqu'ils sont *ci menteurs* ?...

Mardi dernier, M. de \*\*\* donnait un grand dîner à l'occasion de la fête de sa femme. Au milieu du repas, il fit remettre à son adorable moitié une splendide parure en diamant. Malgré les personnes présentes, madame de \*\*\* ne put contenir sa joie, et sautant au cou de son époux, elle s'écria :

— Ah ! mon Jules, que je t'aime !

Mais aussitôt, toutes les figures se cachèrent dans les serviettes...

M. de \*\*\* n'a qu'un seul prénom qui est Joseph...

Le bal qui devait suivre le dîner n'a pas eu lieu.

Hier soir le bruit a couru que les Prussiens présents à Lyon devaient transporter la tour Pitrat à la place du clocher de Fourvières et réciproquement.

Toute la garde mobile lyonnaise se constitua immédiatement, s'échelonna le long des quais de Saône et le monument ne changera pas de quartier ! grâce à l'énergie de ces jeunes soldats qui ont déjà donné tant de preuves de courage.

On s'est permis bien des commentaires concernant la suppression de la sentinelle qui gardait le monument Danthon. On a prétendu qu'elle gelait tous les matins, d'autres ont affirmé qu'on la jetait à l'eau. La vérité vraie est que chaque nuit elle était anéantie par les chiens du quartier.

M. Germain, directeur du *Credit Lyonnais* et député de l'Ain en perspective, vient de se marier avec la fille de M. Vuitry, président du conseil d'Etat.

Voilà au moins un député qui ne cassera jamais les vitres, puisqu'il est lui-même Vuitryfié.

Dix employés du *Credit Lyonnais* sont chargés d'envoyer 25,000 lettres de faire part du susdit mariage ; il y en aura pour tous les électeurs.

— « Pas fier, M. Germain, diront ces braves gens, il m'a écrit pour m'annoncer qu'il se mariait. »

M. le marquis de Caux implore, dit-on, un poste d'ambassadeur à Saint-Petersbourg.

Il se charge d'avoir autant de voix pour le gouvernement de Sa Majesté Napoléon III que sa femme en a pour les oreilles des Boyards Russes.  
 (Le Lantibardaneur.)

## CONCERTS POPULAIRES

L'HARMONIE GAULOISE, une de nos meilleures sociétés chorales, a donné son concert annuel dimanche dernier, au théâtre des Variétés. La salle était trop petite pour contenir la foule des fidèles accourus de tous les points de la ville pour assister à ce tournoi chantant.

Cependant, le programme manquait d'attrait ; il aurait pu être moins monotone : la partie dominante était des airs de grands opéras, et il ne doit jamais entrer de ces choses dans le programme d'un concert populaire. Dans nos estaminets lyriques, le public a déjà peine à supporter les artistes qui s'essayaient à lui chanter de l'opéra ; je vous demande alors ce qu'il doit penser quand ces artistes ne sont que de simples amateurs !

N'est-ce pas un peu l'histoire de la grenouille voulant se faire aussi grosse que le bœuf ?...

Constations, cependant, que l'HARMONIE GAULOISE a dit avec beaucoup d'art et avec un ensemble vraiment parfait les deux coeurs : *la Chapelle* et *A l'amour, à la gloire* ! L'ALLIANCE LYONNAISE, sous la direction de Marc Jandard, a exécuté, elle aussi, une valse et une fantaisie très-brillantes qui ont été chaleureusement applaudies.

M. Mortier, un amateur, a chanté avec assez de goûts deux fort jolies romances ; mais le succès de la soirée a été, sans conteste, pour M. Béchet, qui, ce soir-là, s'est surpassé de verve, et pour le pianiste accompagnateur, M. X..., dont toutes les demoiselles demandaient la photographie...  
 CÉLESTIN GAUTHIER.

## DU CLOU

### Cas de force majeure.

Ah ! mes chères lectrices, et vous, mes bien-aimés lecteurs, quel chagrin je vais causer aux uns et quelle douce joie je vais donner aux autres, en vous apprenant le malheur qui m'arrive.

Cette satanée discipline ! je ne puis décidément pas faire bon ménage avec elle. Un mois de prison de ville, dont huit jours de cachot, voilà mon lot pour le quart d'heure. Histoire de me donner à réfléchir sur les inconsciences d'une infraction aux règlements : J'ai parlé politiquement sous les armes.

Au cachot, point de lumière ; à la prison, ni papier ni encre ! Vous comprendrez que pour une vieille brisque de troupière, un peu journaliste entre son service et les corvées, il y a là une impossibilité matérielle à vous fournir le moindre petit article.

Mais un bon lapin à chevrons, c'est presque aussi rusé qu'un vieux renard.

Voici le plan que j'ai bâti et que ma chère petite femme approuve de tout son cœur.

Eh mon Dieu, oui, je suis marié !... Je vous en ai prévenus dans le temps ; et si je ne vous ai pas invités à danser à ma noce, c'est qu'il vous aurait fallu payer les violons vous-mêmes.

Je suis marié et j'ai le doux plaisir de vous présenter la jeune et jolie moitié de moi-même, Madame LA VICOMTESSE DE CHAUVINVILLE... Rien que ça de titres !

Oh ! vous savez, la noblesse de plume, ça ne tire pas à conséquence, ce n'est qu'une question de parchemins... ou de papier, ce qui est tout un.

Bref, M<sup>me</sup> de Chauvinville consent à se charger de l'intérim des CLOUS de votre serviteur. Mais en sa qualité de fille d'Eve, elle ne traitera que les questions de toilette, colifichets, bijoux et autres chiffons si chers aux jolies femmes.

La présentation est faite, je retourne me livrer à mes réflexions philosophiques sur la paille humide des cachots.

Mais quand je verrai luire le beau soleil de la liberté... je ne vous dis que ça !... et je signe :

CHAUVIN,

Vieille Brisque au 15<sup>e</sup> cuirassiers.  
 Pour copie rectifiée,  
 A.-M. CLÉMENTIN.

Un accident nous oblige de renvoyer à samedi la première causerie de Madame de Chauvinville

Ce que coûte un Vélocipède de 250 fr. PENDANT UN MOIS.

Il faut d'abord admettre en principe que l'on n'a pas encore eu d'exemple d'un vélocipède ayant occasionné moins de — une fracture grave par jour. Soit 30 au mois.

Chaque fracture nécessite une visite du médecin; 5 fr. par consultation, cela fait, par mois 150 fr.

L'ordonnance du médecin est accompagnée par le pharmacien qu'il a traduit par une somme de 10 fr. environ; soit, par mois 300 fr.

Le vélocipède ne peut se dispenser de perdre une huitaine de jours au lit pour sa parfaite guérison; à 15 fr. par jour cela fait 120 fr. par fracture; soit pour les 30 chutes du mois 3600 fr.

Après chaque accident le vélocipède a toujours besoin d'être réparé. A 20 fr. par réparation cela fait, par mois 600 fr.

Frais judiciaires. (Être monté sur un trottoir ou sur le chapeau d'une dame; avoir gêné la circulation des mouchards, fait peur à une femme enceinte ou défoncé une devanture de magasin, etc.) par jour: 7 fr. 50, par mois 225 fr.

TOTAL, par mois 4875 fr.

NOTA. — Dans cette note ne sont pas comptés les cheveux blancs, le mauvais sang, les positions ridicules, etc., etc., toutes choses enfin qui démontrent parfaitement un homme sur la place.

Donc voilà un joujou de 250 fr., produisant par mois un déficit de 4875 fr.

On dira il est vrai que tous les jours on voit des femmes de moins de 250 fr. et même des femmes de rien produire dans nos bourses des dégâts autrement considérables; et cependant, songez donc, qu'à ce taux cela fait par an: 58,500 fr.

m'échappe) sous ce titre: Lyon va-nu-pieds!!!

Va-nu-pieds, mais non sans bonnet, Et que de cela ta voix rie. N'avons-nous pas M. Bonnet Pour directeur de la voirie.

Je ne suis pas de la claqué, ah! ma foi non! mais j'applaudis volontiers aux améliorations sensées:

Le nom des quais sur les lanternes Est un progrès, je crois, très-fort. Mais pourquoi donc, de Roet et fort, A-t-on supprimé la Lanterne?

Le temps perdu est quelquefois bien employé. Voyez plutôt: Je lis l'Univers?? mon Dieu oui, comme terme de comparaison. Et puis, c'est un somnifère que je recommande aux éternués.

J'ai fait l'anagramme de Louis Veullot, et, à mon grand ahurissement, j'ai découvert... oh! tais-toi, mon cœur, tais-toi:

VIL, TOUT SOUTILLÉ. Il manquait un T!; j'en ai pris une tasse pour me faire digérer celui-là.

Il est question d'être à l'Académie française, en remplacement de l'illustre Berryer, M. Sauzet, de Lyon, l'ancien président de la Chambre sous Louis-Philippe.

L'auteur du fameux « Pétout parle » avec les palmes vertes! Bast! ce sera sa punition. Messieurs les Quarante, avec calme, Nommez aussi De Tillancourt; Car, pour tourner un calembour, Tous deux méritent bien la palme.

UNE LETTRE DE GOUNOD A SON FILS

Le public lyonnais, qui, dans quelques jours, applaudira le grand Faust, nous saura gré de mettre sous ses yeux une lettre intime du populaire auteur de Roméo, preuve irrécusable que, chez Gounod, la préoccupation du musicien n'éteint pas en lui le sentiment de la famille:

Rome, samedi matin 13 février 1869. Mon Jean chéri! Je quitte Rome et mon Hébert après-demain lundi soir 15 février, et je serai à Paris vendredi 19 au soir, samedi 20 le matin au plus tard.

Crois-tu que je vais être heureux de vous revoir, toi et ta Jeanne chérie? — Le dimanche 21 ne se passera donc pas sans que je t'aie embrassé, — et il y a bien longtemps que je ne t'ai embrassé, mon enfant bien-aimé! — depuis le jeudi 3 décembre! — Enfin, voilà l'exil qui va finir, — et il est temps! — j'espère que, chacun de notre côté, nous avons fait des progrès, car on en fait à tout âge, les pères aussi bien que les fils.

Fais mes meilleures amitiés à ton cher et excellent ami F...; dis-lui que, dès mon retour, j'irai lui serrer la main bien fort et le remercier de sa tendre et constante sollicitude pour toi. Embrasse bien maman, si elle vient de voir le jeudi 18 qui suivra l'arrivée de cette lettre. Je t'aime, mon fils adoré: tu ne sauras combien que le jour où tu entendras un petit être te dire: « papa! » Ton père et meilleur ami, CH. GOUNOD.

OMBRES CHINOISES

La Mascarade a annoncé à plusieurs reprises que sa quatrième page est indépendante de la rédaction et exclusivement réservée aux réclames des produits de MM. Chabert, Vicat, et consorts.

D'où l'on déduit que le dernier article théâtral signé G. Laurent est une pure réclame en faveur de M. D'Herblay.

Rien de plus intéressant que la grande lutte qui s'engage entre le Progrès et la Discussion au sujet des nouvelles candidatures.

Prenez mon ours, s'écrie Charles Noëllet. Prenez le mien riposte Paul Dumarest. L'Avant-garde marque les points.

En guise de feuilleton théâtral, nous croyons être agréable à nos lecteurs en leur donnant la primauté des trois tableaux inédits du cinquième acte de Faust, grand opéra.

REVUE ANECDOTIQUE DE LA PRESSE DÉPARTEMENTALE

C'en est fait! l'Observatoire va décidément être transporté à Fontaine-aux-Roses. On sait que M. Leverrier a fait à ce projet une opposition très-vive, très-motivée, mais inutile.

M. Leverrier, un télescope en main: Hélas! j'ai beau me récrier, De l'Observatoire le Dôme S'en va (malheureux Leverrier!) A Fontenay s'expatrier! Que me sert donc d'être astronome? Que sert ma science qu'on renomme?... Que sert d'avoir trouvé des constellations?... Si l'on prise aussi peu mes observations!!!

L'incident franco-belge est à cette heure presque oublié. Certains journaux lui avaient donné des proportions exagérées.

Gare à toi, Belgique perfide! Gare à vous, monsieur Frère-Orban! Gare à ce Bismark insipide! Gare à Bruxelles, Anvers et Gand! Gare à Liège, Ostende et Dinan! Gare au Sénat, au Parlement! Gare aux choux, au faro flamand!... Ainsi les feuilles inspirées, A propos de lignes ferrées, Elles ont fait peut-être un peu trop de bagarre; Mais c'est tout naturel, enfin, de crier: gare! A propos de chemins de fer.

Une cavalcade s'organise à Caen, pour le 4 mars prochain. Le chevalier Don Quichotte, à son retour de la Manche, fera une entrée triomphale dans cette ville, en grande tenue de guerre, avec son fidèle Sancho Pança.

Un fruitier venait de remettre à un sergent de ville un jeune filou qui lui avait dérobé un pied de céleri.

— Arrêter un jeune homme pour un pied de céleri, disait une grosse comère, ça me paraît bien mesquin.

— C'est possible, répondit le fruitier, mais laissez leur prendre un pied chez vous, ils en auront bientôt pris quatre.

M. X... ne veut pas convenir qu'il est Champenois, bien que son acte de naissance soit daté de Châlons-sur-Marne.

— Enfin, lui disait un de ses amis, puisque tu es né à Châlons, tu es Champenois.

— La belle raison, répondit X...; alors, si j'étais né dans une étable, je serais donc un veau?

B... à son domestique: — Cire-moi mes bottes neuves, tu les trouveras en haut, à côté des vieilles.

Le groom sort et revient dix minutes après avec deux bottes, l'une en veau verni, luisante, l'autre en simple chevreau, et en mauvais état.

— Comment, dit B..., qu'est-ce que c'est que ces bottes-là?

— Je ne sais pas, monsieur, répond le domestique, — il y en a encore une autre paire comme ça!

Très-bien fait, le Marseillais, sauf l'abus du canard:

Une pensée en vers: « Qui s'adonne aux plaisirs de l'ignoble luxure, « Pour quelques instants d'or voit des jours de [Mercure]. »

Une pensée en prose. « La conjonction est au discours ce que le jaune d'œuf est à la sauce blanche. »

Un mot d'une naïveté franche, dans la Presse libre: — Quand je parle à une femme honnête, disait un bon jeune homme à une dame du meilleur monde, je me trouble et rougis toujours. — Mais non, répliqua son interlocutrice, je ne m'en suis jamais aperçu.

QUESTION EMBARRASSANTE

Sous ce titre l'Avant-garde se propose de poser de temps à autre une question à ses lecteurs. La meilleure réponse sera toujours insérée.

Voici une première question qui procurera plus d'un cassement de tête: D'où vient que l'on dit d'un mari... complet: Il porte des cornes? En d'autres termes. Pourquoi les cornes sont-elles l'emblème des cocus? Surtout ne répondez pas tous à la fois.

ÉCHOS DE COULISSES

Pour varier un peu sa manière de procéder, M. d'Herblay nous prépare, dit-on, une agréable surprise avec le grand Faust de Gounod.

Il y a trois décors splendides; le tableau du Valpurgis, entr'autres, est d'un effet saisissant. Mme de Taisy et M. Delabranche sont enchantés de leurs rôles et promettent de se surpasser. Mlle Darloux est charmante.

Un détail inédit: On sait que Gounod a composé une partition nouvelle pour un des ballets. Comme cette musique ne peut être donnée à Lyon jusqu'à nouvel ordre, M. Luigini l'a remplacée par des fragments de la Reine de Sabat, opéra inconnu à Lyon, et qui le sera probablement toujours.

Autre détail: Le deuxième acte est rétabli comme dans la brochure, c'est-à-dire que l'entrée de Marguerite a lieu après la scène des soldats.

A propos de cette importante reprise, un homme d'influence d'esprit (ce n'est pas moi) disait (ce n'est pas vous non plus) l'autre jour (ce doit être d'Herblay): — M. Delabranche étudie cet opéra avec un soin dont lui seront redevables messieurs les assassins; car on prétend qu'il veut supprimer les chats, Faust.

C'est dans ce moment que je suis heureux d'avoir, pour me cacher, UN SIMPLE PORTANT.

Dimanche, 7 mars, 1869, à une heure, au palais de l'Alcazar, Grand Concert annuel donné par

avec le concours de M. Luigini, Mlle M. Vertheimer de l'Opéra, M. de M. Anthoine Guillot et Danguin; pour la partie instrumentale de la

SOCIÉTÉ PHILHARMONIQUE DE VIENNE et de MM. J. Luigini, Filati, Langenbac, Marc Burly, Joly, Laussel, Vidal, Marchand et Bemaudet.

AVIS AUX LECTEURS DE ROCAMBOLE

Pour 5 centimes, on trouve les deux premiers chapitres de ce roman. La suite est dans la Petite Presse du 5 courant. Chez les marchands de journaux et rue Tupin, 34, au bureau.

Samedi prochain à Paris, dimanche dans les départements, le Petit Moniteur paraîtra avec un roman nouveau: le Sequestre, par Elie Berthet; l'auteur de Houilleurs de Potignies, des Dames de Cayenne, de la Route du mal, des Chauffeurs, etc. M. Elie Berthet a mis dans son nouveau roman tout son cœur et toute son imagination.

Nous donnerons samedi prochain la physiologie de l'UNION CHORALE.

CORRESPONDANCE

O. B. I. — Vous pouvez adresser vos envois au 32, rue de l'Arbre-Sec, soit au 34 de la rue Tupin, soit enfin au 92 de la rue Mercière (boîte de l'imprimerie, dans la cour). Nous avons rien reçu cette semaine.

A. G. et DE MILLE — Prière d'envoyer plus tôt. H. QUILLON. — Faites des entreliets locaux si vous tenez à être inséré. A. B. C... Y. Z. — Pas de fantaisies, pas de vers. Actualité, localité et gaieté! J. Chapt. — Même réponse.

L... — Vous avez un but, mais il ne sera pas atteint. Merci. UN EX-ORPHEONISTE. — Envoyez comme autrefois. Bien reçu. DEROCHER. — Ils nous a été impossible d'écrire ce que vous vouliez dire. Explication. Le Havrais. — Tarare. Amitiés.

Le Gérant: J.-N. CLERC.

Lyon, Imprimerie JEYVAIS & BOURGEOIS, rue Mercière, 92.

Feuilleton de l'Avant-Garde. PREMIÈRE PARTIE DU CINQUIÈME ACTE DE FAUST (1) I Les Montagnes du Hartz. Chœur des Feux-Follets. Dans les bruyères, Dans les roseaux, Parmi les pierres, Et sur les eaux, De place en place, Percant la nuit, S'allume et passe Un feu qui luit! (Méphistophélès et Faust paraissent sur une cime élevée.) Arrête! MÉPHISTOPHÉLÈS. N'as-tu pas promis De m'accompagner sans rien dire.

FAUST. Où sommes-nous! MÉPHISTOPHÉLÈS. Dans mon empire: Ici, docteur, tout m'est soumis. FAUST. Le vent tourbillonne en sifflant; La nuit de son long voile sombre Couvre des monts le large flanc! Quel vacarme! quelle tempête! Mammon est maître du logis! Mammon est le roi de la fête! Voici la nuit de Valpurgis. VOIX LOINTAINES. Voici la nuit de Valpurgis. FAUST. Mon sang se glace! (Il veut fuir.) MÉPHISTOPHÉLÈS le retenant. Attends, je n'ai qu'un signe à faire Pour qu'ici tout change et s'éclaire!... II (La montagne s'entr'ouvre et laisse voir un vaste palais resplendissant d'or, au milieu duquel se dresse une table richement servie et en-

tourée des reines et des courtisanes de l'antiquité.) MÉPHISTOPHÉLÈS. Jusqu'aux premiers feux du matin, A l'abri des regards profanes, Je t'offre une place au festin Des reines et des courtisanes!... CHOEUR. Au nom des anciens dieux Que les coupes s'emplissent!... Que les airs retentissent De nos rires joyeux. MÉPHISTOPHÉLÈS. Hélaïres de Grèce, ou filles de l'Asie, Phryné, Laïs, Aspasia, Cléopâtre aux doux yeux, Hélène au front charmant Laissez-nous au banquet prendre place un moment. CHOEUR. Que les coupes s'emplissent Au nom des anciens dieux! Que les airs retentissent De nos rires joyeux. MÉPHISTOPHÉLÈS, offrant une coupe à Faust. Pour guérir la fièvre De ton cœur blessé, Prends cette coupe et que ta lèvres Y puise l'oubli du passé.... FAUST. Vains remords, risible folie!

Il est temps que mon cœur oublie! Donne et buvons jusqu'à la lie! (Il saisit une coupe, et la porte à ses lèvres.) Doux nectar, en ton ivresse Tiens mon cœur enseveli! Qu'un baiser de feu caresse Jusqu'au jour mon front pâli! Dans la coupe enchanteresse Pour jamais je bois l'oubli. (Il écarte tout-à-coup la coupe de ses lèvres et semble écouter une voix lointaine qui lui parle. — Le nom de Marguerite s'échappe de sa bouche, ses genoux fléchissent, ses mains se tendent vers le fantôme invisible qui l'appelle, l'ombre se fait peu à peu autour de lui. — Les courtisanes s'éloignent et disparaissent.) MÉPHISTOPHÉLÈS. Que ton ivresse, ô volupté! Etouffe le remords en son cœur enchanté. (Faust se relève et jette la coupe loin de lui. — Le palais s'éroule avec fracas.) III La vallée du Brocken. FAUST. Regarde!... Ne la vois-tu pas

Là, devant nous, muette et blême? Sa bouche tout bas Murmure: Je t'aime! Elle pleure, elle tend les bras. MÉPHISTOPHÉLÈS. Magie et sacrilège! Ne vas pas maître fou, Te laisser prendre au piège! FAUST. Quel étrange ornement autour de ce beau cou? Un ruban rouge qu'elle cache! [hache. Un ruban rouge, étroit comme un tranchant de (L'image de Marguerite disparaît.) Marguerite!... je sens se dresser mes cheveux... Mon cœur frémit! je veux la voir! Viens je te veux! (Elle entraîne Méphistophélès et s'ouvre, l'épée à la main, un passage à travers la foule des démons et des monstres infernaux qui cherchent à le retenir. — Les sorcières envahissent la scène de toutes parts. Elles apportent une chaudière pleine d'un liquide flamboyant. Les chants agitent le breuvage magique avec de longues cuillères de fer, les autres dansent autour de la fontaine.) La décoration change et représente la prison.

(1) On trouve la brochure complète chez Méra, galerie du Grand-Théâtre, 1 franc.